

## Recherches sociographiques



# Les pratiques culturelles des anglophones du Québec

Jean-Paul Baillargeon

Volume 35, numéro 2, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056864ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056864ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Baillargeon, J.-P. (1994). Les pratiques culturelles des anglophones du Québec. *Recherches sociographiques*, 35(2), 255–271. <https://doi.org/10.7202/056864ar>

Résumé de l'article

Les Québécois dont la langue d'usage est l'anglais manifestent en matière de pratiques culturelles des préférences nettement différentes de celles de la majorité francophone. Contrairement à ce qui s'est passé récemment dans la plupart des pays occidentaux, les anglophones du Québec ont accru leur écoute de la télévision et augmenté leur lecture de livres et de journaux. À l'inverse, ils ont assisté à moins de spectacles. Leurs pratiques culturelles se sont repliées sur l'espace domestique, accréditant l'hypothèse qu'ils auraient subi une sorte d'implosion sociale à la suite de l'émigration qu'ils ont connue et du vieillissement démographique qui s'en est suivi.

# LES PRATIQUES CULTURELLES DES ANGLOPHONES DU QUÉBEC

Jean-Paul BAILLARGEON

Les Québécois dont la langue d'usage est l'anglais manifestent en matière de pratiques culturelles des préférences nettement différentes de celles de la majorité francophone. Contrairement à ce qui s'est passé récemment dans la plupart des pays occidentaux, les anglophones du Québec ont accru leur écoute de la télévision et augmenté leur lecture de livres et de journaux. À l'inverse, ils ont assisté à moins de spectacles. Leurs pratiques culturelles se sont repliées sur l'espace domestique, accréditant l'hypothèse qu'ils auraient subi une sorte d'implosion sociale à la suite de l'émigration qu'ils ont connue et du vieillissement démographique qui s'en est suivi.

Les pratiques culturelles sont, parmi les activités de la vie quotidienne, celles qui subissent le moins de contraintes et d'encadrement extérieur. Leur première caractéristique est la liberté de s'y adonner ou non. Qui plus est, ces activités offrent une vaste gamme de contenus où chacun peut choisir selon ses préférences. Cela est vrai en particulier de la lecture de livres, et de plus en plus de l'usage du téléviseur. La façon de meubler les temps libres et les contenus privilégiés tiennent plus que d'autres types d'activités à des normes intériorisées, à des goûts personnels ou collectifs (PRONOVOST, 1986). Ce qu'on en fait serait davantage révélateur de l'identité et de l'univers intérieur que bien d'autres pratiques de la vie courante.

Nous présentons ici un aperçu de cet univers chez les anglophones du Québec. Si cette communauté a fait l'objet de plusieurs analyses, voire d'un manifeste (SCOWEN, 1991), on s'est encore peu attardé à ses pratiques culturelles. Nous croyons que l'examen de celles-ci peut apporter d'autres éclairages que ce qu'ont révélé des études axées sur les aspects démographiques, sociaux, économiques ou politiques (CALDWELL et WADDELL, 1982; GAUTHIER, 1988; LEGAULT, 1992; WESTLEY, 1990).

### 1. *Qu'est-ce qu'un Anglo-Québécois ?*

Plusieurs définitions du groupe anglo-québécois circulent, le critère principal allant de l'origine ethnique à la langue maternelle ou à la langue d'usage à domicile. Nous retiendrons ici celle qui le caractérise par l'usage unique ou prédominant de l'anglais au foyer. Cela tient à des raisons pragmatiques autant que d'autres d'ordre culturel. Les sources statistiques que nous utiliserons pour analyser leurs pratiques culturelles retiennent toutes cette idée. Par ailleurs, nous croyons que les notions d'origine ethnique et de langue maternelle peuvent mener facilement à une impasse et limiter singulièrement le champ d'observation. Tous les Québécois d'origine britannique (ou irlandaise) ne vivent pas nécessairement en anglais. Qui ne connaît des francophones, dits de vieille souche, qui s'expriment avec difficulté dans la langue de Shakespeare, mais qui portent un nom comme Atkinson, Bond ou Smith ? Tous ceux pour qui l'anglais est la langue courante n'ont pas nécessairement eu cette langue comme langue maternelle. Avoir l'anglais comme langue d'usage signifie le plus souvent avoir été scolarisé dans cette langue et la familiarité ainsi acquise avec elle rend d'autant plus facile l'accès aux pratiques culturelles où intervient le verbe (v.g. radio, télévision, presse écrite, livres, théâtre).

Les Québécois ayant l'anglais comme langue d'usage se chiffraient à environ 810 000 personnes en 1981 et à près de 700 000 en 1986. Cette population a donc connu récemment une forte décroissance à la suite d'une émigration importante. Mais l'émigration des Anglo-Québécois n'est pas un phénomène nouveau (CALDWELL, 1992). C'est aussi une population au vieillissement démographique marqué. En 1982, les personnes de 50 ans ou plus y comptaient pour 28,4 % ; en 1989, elles en étaient à près de 30 %. La féminisation a fait aussi des gains plus rapides que pour l'ensemble du Québec. On peut supposer que ces trois facteurs ont pu avoir des effets sur l'évolution des pratiques culturelles.

La scolarisation est réputée être le facteur déterminant en matière de choix de pratiques culturelles. Les Anglo-Québécois sont très instruits. Parmi les adultes qui ne sont plus aux études, ils sont proportionnellement deux fois plus nombreux que chez les francophones à avoir fréquenté l'université (MAISONNEUVE, 1984 ; DIONNE, 1990). Ajoutons que 56 % des personnes de cette communauté ont déclaré au recensement de 1981 pouvoir comprendre et parler le français. Cette part s'élevait à environ 58 % en 1986.

Tels sont les grands traits sociodémographiques des Anglo-Québécois qui pourraient avoir une incidence sur leurs types et leurs taux de pratiques culturelles.

### 2. *Les sources statistiques*

Nous avons utilisé deux sources de statistiques. La première, sur l'écoute de la télévision, provient de Statistique Canada. Cet organisme a jumelé les données des enquêtes du BBM (Bureau of Broadcasting Measurements) sur l'écoute de la télé-

vision avec certaines caractéristiques des émissions obtenues du CRTC (Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications du Canada). Ces caractéristiques comprennent la langue de diffusion, le genre de contenu et le nom des pays où ont été produites les émissions. Ces données ont servi de source principale à une étude faite à l'INRS-IQRC (BAILLARGEON, à paraître) quant aux habitudes d'écoute de la télévision des Québécois entre 1985 et 1989. Nous y renvoyons quiconque désire obtenir des détails sur ces données et sur les méthodes utilisées pour les exploiter. Les tableaux ayant servi à examiner l'écoute de la télévision par les anglophones sont annexés à cette étude. Nous ne les avons pas repris, question d'espace. Pour les autres pratiques culturelles, nous avons puisé essentiellement dans les enquêtes du ministère de la Culture et des Communications de 1979, 1983 et 1989, intitulées *Les comportements des Québécois en matière d'activités culturelles de loisir*<sup>1</sup>.

La première source (BBM) est bien connue, ne serait-ce que par les taux moyens d'écoute et le palmarès des émissions les plus fréquentées, publiées régulièrement dans les médias. Ces enquêtes sont d'abord faites en vue de « vendre » des marchés publicitaires. Comme on trouve au Québec deux ensembles linguistiques principaux de télédiffusion, BBM s'est attaché à pouvoir identifier les « marchés » qui correspondent à chacun de ces ensembles, dont celui des téléspectateurs des chaînes de langue anglaise. Par la question sur la langue d'usage, on peut caractériser les téléspectateurs selon la langue qu'ils utilisent le plus fréquemment à la maison. Le recoupement de cette variable avec celle sur la langue des émissions syntonisées permet une première caractérisation des téléspectateurs de ces chaînes.

Les enquêtes d'écoute de la télévision de BBM, comme quantité d'autres enquêtes du même type ailleurs, ont fait l'objet d'un grand nombre de critiques, principalement d'ordre méthodologique. À cet égard, nous prenons à notre compte la remarque suivante :

Nous faisons nôtres toutes les critiques à l'endroit de la faible validité des données BBM et du flou entourant la notion de « l'écoute » mais, comme bon nombre de ces critiques, nous utilisons ces données... faute de mieux (DE LA GARDE et PARÉ, 1991, p. 1 261).

Pour ce qui est des enquêtes commandées par le ministère des Affaires culturelles, si la taille des échantillons retenus permettait d'obtenir des résultats régionaux très acceptables, la dimension linguistique n'a pas été prise en considération avec autant de rigueur. Selon nos estimations, la population du Québec de 15 ans et plus, ayant l'anglais comme langue d'usage, comptait pour près de 12% de l'ensemble de cette population en 1989. Dans l'enquête de 1989, faite pour le compte de ce ministère, un peu plus de 8% des répondants avaient l'anglais comme langue la plus fréquemment utilisée à domicile (PRONOVOST, 1990, p. 19). Nous devons admettre que cet écart, ou cette sous-représentation, doit être pris avec une certaine prudence.

---

1. Monsieur Rosaire Garon, spécialiste de l'exploitation de ces enquêtes à la Direction de la recherche, de l'évaluation et de la statistique de ce ministère, nous a procuré des compilations spéciales relatives aux Anglo-Québécois. Nous tenons à le remercier pour son aimable collaboration et pour sa diligence.

Mais, à l'instar des données du BBM, « nous utilisons ces données... faute de mieux ». Cette sous-représentation et, par conséquent, le faible nombre de personnes de langue anglaise touchées par ces enquêtes, ne nous ont pas permis, dans les tableaux annexés, de combiner sexes et âges. En outre, nous avons cru devoir en limiter la ventilation. Espérons que toute enquête ultérieure sur les pratiques culturelles permettra de cerner avec plus d'exactitude cette dimension socioculturelle fondamentale de la société québécoise.

### 3. *La télévision*

Dans nos sociétés, la télévision occupe de loin le premier rang de toutes les pratiques culturelles pour le temps qu'on lui consacre. Nous lui réservons par conséquent une place privilégiée.

#### a. *Les équipements et les services domestiques de télévision*

Selon des résultats fournis par le ministère des Affaires culturelles, environ les deux tiers des ménages anglophones du Québec avaient un magnétoscope en 1989; la même proportion était abonnée à la câblodistribution, un peu plus que pour l'ensemble du Québec (64%). En outre, un tiers des ménages anglophones étaient abonnés à *First Choice* et à *Super Écran*, 3,5 fois plus que l'ensemble du Québec dans le premier cas, deux fois plus dans l'autre. Cette quantité et cette variété d'équipements et de services donnent aux foyers anglophones du Québec accès à une gamme de produits plus vaste qu'aux francophones, que ce soit quant aux contenus, à leur origine ou à la langue de diffusion. Il reste à voir à quel point ils se sont prévalus de tous ces équipements et services, ainsi que de leur connaissance déclarée du français.

#### b. *L'écoute globale de la télévision*

Entre 1985 et 1989, les anglophones du Québec ont passé devant leur téléviseur une moyenne hebdomadaire de 25,1 heures. Entre 1986 et 1989 leur temps devant cet appareil a été légèrement supérieur à celui de 1985. Chez leurs concitoyens francophones, on constate un mouvement inverse. Il y a eu aussi diminution de l'utilisation du téléviseur dans l'ensemble du Canada (Statistique Canada) et, semble-t-il, dans maints autres pays occidentaux.

L'augmentation de l'usage global de la télévision chez les anglophones a tenu d'abord à un accroissement régulier de l'usage du magnétoscope, alors que le temps d'écoute d'émissions de télévision a légèrement fléchi. Ce fléchissement n'est pas généralisé. On trouve au moins trois cohortes qui ont augmenté à la fois l'écoute d'émissions et l'usage du magnétoscope. Viennent en premier les adolescents (12-17 ans) dont le nombre moyen d'heures de télévision entre 1986 et 1989 a été

supérieur de 33 % à celui de 1985. Viennent ensuite les 35-49 ans avec 12 % et enfin les hommes de 18 à 24 ans avec environ 2 %.

Ces trois groupes entretiennent logiquement des rapports étroits. La plupart des parents des adolescents ont entre 35 et 49 ans. Les personnes qui encadrent le plus souvent les loisirs organisés (sports et autres) des adolescents sont des jeunes hommes de 18 à 24 ans. L'accroissement de l'usage du téléviseur par ces deux groupes donne l'impression d'une sorte de repli sur l'espace domestique pour l'utilisation des temps libres. Les adolescents de cette communauté seraient les victimes de leurs parents et de ces jeunes gens, toutes ces personnes étant moins disponibles pour les accompagner ou pour encadrer les loisirs extérieurs destinés aux adolescents.

On pourrait mettre cette moindre disponibilité au compte des contractions démographiques que cette communauté a connues. En effet entre 1985 et 1989, le nombre des adolescents a diminué de 6 %, celui des hommes de 18 à 24 ans d'environ 15 %, mais celui des 35-49 ans s'est accru de 6 %. En 1985, il y avait 1,3 adolescent par jeune homme de 18 à 24 ans ; en 1989, ce rapport en était à 1,5. Quant aux 35-49 ans, ils étaient 2,1 par adolescent en 1985 et 2,5 en 1989. Un moins grand nombre de jeunes hommes pour encadrer les adolescents aurait dû inciter davantage ces jeunes à sortir pour maintenir un même niveau d'encadrement. Un plus grand nombre de 35-49 ans par adolescent aurait dû les amener à sortir davantage, donc à moins regarder de télévision. Or ces incitations démographiques n'ont pas joué. Le repli sur l'espace domestique viendrait probablement d'un moins grand nombre d'occasions et de défis hors du domicile, comme si cette communauté avait subi une sorte d'implosion sociale. L'usage accru du téléviseur par des groupes habituellement parmi les plus actifs socialement (dont les adolescents) en serait une sorte de symptôme.

Signalons ici que, pour les francophones, la diminution du temps d'écoute de la télévision tient largement aux mêmes cohortes qui ont influencé l'accroissement global du temps d'usage du téléviseur chez les anglophones. Ainsi, les adolescents francophones ont passé devant cet appareil 8,5 % moins de temps en 1989 qu'en 1985 ; les jeunes hommes de 18 à 24 ans ont consacré 20 % moins d'heures à la télévision en 1989 qu'en 1985, 14,4 heures contre 18 heures ; chez les 35-49 ans, les hommes ont maintenu leurs habitudes d'écoute, mais leurs compagnes ont diminué les leurs de 4,5 %.

### *c. La télévision en français*

De tous les Canadiens ayant l'anglais comme langue d'usage, ceux du Québec sont les plus à même d'écouter la télévision en français, que ce soit à cause de la forte proportion qui affirme connaître le français, ou grâce au grand nombre de signaux télévisuels en français qui leur sont accessibles.

Entre 1985 et 1989, les anglophones du Québec ont écouté en moyenne 1,1 heure de télévision par semaine en français, soit environ 4,5 % de leur temps d'écoute total. Cela correspond à 9,5 minutes par personne par jour. En n'attribuant ce temps

qu'aux personnes pouvant comprendre le français, nous arrivons à 19 minutes par jour, soit moins de 10 % de leur temps d'écoute. Cette moyenne n'est pas uniforme. On a d'autant plus d'intérêt pour les émissions en français qu'on est jeune et de sexe masculin, l'écoute en français comprendrait alors surtout des émissions sportives. Mais cet intérêt reste relatif: il se situe dans une fourchette oscillant entre 0,7 heure et 1,4 heure par semaine, entre 6 et 12 minutes en moyenne par jour.

Ce ne peut donc être par leur fréquentation de la télévision franco-québécoise que les anglophones du Québec se familiarisent beaucoup avec les événements qui se déroulent dans cette société, avec les manières d'être et de faire, avec les valeurs de la majorité francophone. Comme si, par leur faible curiosité pour les productions télévisuelles franco-québécoises, les anglophones du Québec perpétuaient leur contribution aux «deux solitudes».

#### d. *L'origine des émissions*

Au cours de la période 1985-1989, les francophones ont accordé 64 % de leur temps d'usage de la télévision à des produits d'origine canadienne, tandis que les Anglo-Québécois consacraient près de 62 % du temps à des produits américains, les femmes et les jeunes ayant dépassé ce pourcentage. Le championnat en revient aux adolescents (près de 72 %) et aux femmes de 25 à 34 ans (plus de 70 %).

Les Anglo-Québécois ne sont pas les téléspectateurs les plus américanophiles des Anglo-Canadiens. Ceux de l'Ontario et du Nouveau-Brunswick, par exemple, font une place encore plus grande au produit américain, captés directement ou diffusés par les chaînes anglo-canadiennes (Statistique Canada). Les anglophones du Québec regarderaient un peu plus de productions anglo-canadiennes que leurs voisins. Il y a possiblement pour eux une sorte de besoin d'identification à une certaine canadianté, davantage que pour leurs voisins, leur situation au Québec pouvant les rendre plus sensibles à une telle identification.

Donc tout en manifestant très peu d'intérêt pour les productions télévisuelles de leurs concitoyens francophones, les anglophones du Québec s'en remettent massivement au produit américain et accessoirement au produit anglo-canadien, en provenance principalement de Toronto, pour constituer leurs menus télévisuels. On peut se demander ce que seraient leurs choix s'ils pouvaient s'exprimer sur la télévision qu'on leur offre en anglais au Québec avec autant d'efficacité que les francophones peuvent le faire au sujet de leur télévision en langue française.

#### e. *Les genres de contenu*

À l'instar des francophones, les anglophones du Québec font une place de choix aux émissions à contenu dramatique ou de fiction. Mais là s'arrête la ressemblance. Les francophones accordent à ce genre 41 % de leurs heures d'écoute; les anglophones meublent près de la moitié des leurs (49 %) avec du contenu dramatique.

L'origine des contenus dramatiques captés par les Anglo-Québécois a été à 93 % américaine, soit l'équivalent de 44 % de toute leur écoute d'émissions de télévision. Quand on sait la force d'une émission dramatique, on ne peut qu'être frappé par le monolithisme américain dans ce domaine, par la familiarité très grande ainsi développée avec des situations, des manières d'être et de faire, des valeurs à l'américaine, sans contrepartie significative d'autres provenances. Leur imaginaire ne s'alimente pratiquement à aucune autre source télévisuelle.

Mais les Anglo-Québécois se ressaisissent pour les bulletins de nouvelles, qui tiennent le second rang dans leurs préférences de contenu, avec 14,6 % de leur écoute. Plus de 91 % du temps accordé aux bulletins de nouvelles va à des sources canadiennes. Autant la fiction est américaine, autant les actualités sont canadiennes. On peut se demander comment ils parviennent à réconcilier l'image du « bon » américain à la *Rambo*, avec les bulletins sur les querelles canado-américaines relatives à l'application du Traité de libre-échange.

Viennent ensuite les émissions d'information qui prennent 12 % de leur temps consacré à la télévision. Les Anglo-Québécois vont chercher aux États-Unis 41 % des émissions de ce genre : documentaires de toutes sortes, affaires publiques et autres types d'information. Par la télévision, ils sont non seulement imprégnés de fiction à l'américaine, mais ils sont aussi familiarisés avec l'interprétation américaine des événements, voire avec plusieurs situations étrangères leur vie courante. En comparaison, les Franco-Québécois ont accordé à ce genre 19 % de leur temps de télévision, et presque tout ce temps est allé à des productions canadiennes.

Les émissions de variétés, la télévision de divertissement par excellence, viennent au quatrième rang de l'écoute des Anglo-Québécois. Ce genre est quelque peu délaissé, principalement chez les jeunes adultes. Il est supplanté par le sport chez les hommes d'âge actif. Après les dramatiques, c'est le genre où les anglophones du Québec puisent le plus souvent outre-frontière : entre 1985 et 1989, environ 77 % du temps accordé aux variétés était composé de produits américains. Quant à leurs compatriotes francophones, ils ont accordé autant d'importance à ce type de contenu qu'aux émissions d'information et, encore une fois, l'intérêt de ceux-ci a porté surtout sur des productions domestiques.

Les émissions sportives, enfin, ont occupé environ 7 % de l'écoute des anglophones. Ce genre est plus populaire auprès des anglophones que des francophones ; cela tient essentiellement au goût prononcé des hommes d'âge actif de cette communauté et à la frénésie de leurs adolescents pour ce genre d'émissions. Si le sport a été alimenté à 38 % en moyenne par du contenu américain, celui-ci est moins populaire auprès des plus jeunes.

L'accroissement du temps d'utilisation du téléviseur par les anglophones du Québec entre 1985 et 1989 a tenu d'abord au magnétoscope. Cet usage a probablement consisté surtout en visionnement de longs métrages américains en version originale. Par ailleurs, en 1985, plus de 108 000 projections cinématographiques commerciales étaient en langue autre que le français (surtout en anglais) ; en 1989, il y

en a eu au-delà de 111 000 (BSQ). Le repli sur l'espace domestique des adolescents, des jeunes hommes de 18 à 24 ans et des 35-49 ans ne tiendrait donc pas nécessairement à un moins grand nombre d'occasions de sorties culturelles. Ce qui laisse intacte l'hypothèse d'une sorte d'implosion sociale de la communauté anglophone. Cela est à mettre en rapport avec ses pertes démographiques récentes. Il est possible que ceux qui ont choisi d'émigrer étaient parmi les plus socialement dynamiques.

L'ensemble de l'écoute télévisuelle des Anglo-Québécois laisse une impression de fascination constante et massive à l'endroit des États-Unis. Pour comprendre cette fascination, on doit se souvenir de leurs liens historiques avec ce pays, notamment démographiques (RUDIN, 1985). On sait aussi qu'ils en font une de leurs destinations privilégiées de vacances (SAMSON, 1982) et qu'ils sont plusieurs à y posséder une résidence secondaire, à y connaître un parent ou un ami qui a choisi récemment d'y émigrer.

Ce poids et ces liens l'emportent facilement sur leur connaissance du français quand il s'agit de choisir des émissions de télévision. Leurs préférences télévisuelles portent à croire que leur univers culturel serait composé d'éléments davantage américains qu'anglo-canadiens; l'espace culturel du Québec francophone, qu'ils côtoient à tous les jours, tient une place fort modeste dans leurs faveurs.

#### 4. *Les autres pratiques culturelles à domicile*

Nous ne retiendrons ici que la lecture de loisir et l'écoute de la musique. Pour ce qui est de la première, nous examinerons tour à tour la lecture des quotidiens, des périodiques et des livres (tableau 1).

##### a. *Les quotidiens*

Entre 1979 et 1989, le pourcentage d'anglophones, lecteurs assidus de quotidiens, s'est accru de façon marquée. En 1989, 61 % d'entre eux ont déclaré en avoir lu très souvent. Les plus forts accroissements se retrouvent chez les 18-34 ans (+ 22,4 points de pourcentage) et chez les 35-54 ans (+ 12,5 points). Si la lecture de quotidiens peut être une indication de sédentarisation, notons ses gains importants chez les jeunes.

*Grosso modo*, les cohortes d'adultes qui ont accru leur usage du téléviseur sont aussi celles qui se sont adonnées davantage à la lecture assidue des quotidiens. Ce qui vient renforcer l'idée de repli sur l'espace domestique pour l'emploi du temps libre.

##### b. *Les périodiques*

La popularité de cette presse auprès des grands lecteurs anglophones est demeurée stable. Par contre la proportion des lecteurs occasionnels s'est accrue aux

TABLEAU 1

*Pourcentage des anglophones du Québec selon le type et la fréquence de lecture, le sexe et l'âge (1979, 1983, 1989)*

Sexe. Âge	Fréquence								
	Très souvent			Assez souvent			Rarement, jamais		
	1979	1983	1989	1979	1983	1989	1979	1983	1989
<b>A – Lecture de quotidiens</b>									
Ensemble . . . . .	49,1	56,9	60,9	33,6	28,6	27,9	17,3	14,5	11,2
Hommes . . . . .	55,6	65,1	62,9	35,8	19,9	25,9	8,6	15,0	11,2
Femmes . . . . .	43,4	48,9	58,5	31,8	37,8	30,1	24,8	13,5	11,4
15-17 . . . . .	–	21,4	54,6	–	66,7	36,4	–	11,9	9,0
18-34 . . . . .	34,6	53,4	57,0	47,7	30,7	34,0	17,5	15,9	9,0
35-54 . . . . .	46,7	76,0	59,2	28,3	13,9	25,0	25,0	10,1	15,8
55 + . . . . .	70,3	61,5	73,1	20,8	20,5	19,2	8,9	18,0	19,3
<b>B – Lecture de périodiques</b>									
Ensemble . . . . .	31,0	35,4	31,0	34,8	35,3	44,9	34,2	29,3	24,1
Hommes . . . . .	24,5	25,3	34,5	29,8	42,5	45,7	45,7	32,2	19,8
Femmes . . . . .	36,4	46,0	27,6	38,7	28,1	43,9	24,9	25,9	28,5
15-17 . . . . .	–	59,5	54,6	–	31,0	18,2	–	9,5	27,2
18-34 . . . . .	31,5	35,2	43,0	46,2	36,4	42,0	22,3	28,4	15,0
35-54 . . . . .	30,4	32,9	29,0	26,1	41,8	50,0	43,5	25,3	21,0
55 + . . . . .	30,7	25,0	5,8	28,7	29,0	46,2	40,6	46,0	48,0
<b>C – Lecture de livres</b>									
Ensemble . . . . .	29,5	25,0	31,5	38,9	38,2	28,7	31,6	36,8	39,8
Hommes . . . . .	24,5	19,2	26,7	36,9	29,5	34,5	39,1	51,3	38,8
Femmes . . . . .	34,1	31,2	36,6	40,5	47,5	23,6	25,4	21,3	39,8
15-17 . . . . .	–	7,1	–	–	78,6	81,8	–	14,3	18,2
18-34 . . . . .	27,7	33,0	36,0	47,7	28,4	32,0	24,6	38,6	32,0
35-54 . . . . .	37,0	29,1	22,4	37,0	38,0	30,3	26,0	32,9	47,3
55 + . . . . .	24,8	21,8	42,3	29,7	28,2	9,6	45,5	50,0	48,1

SOURCE : Ministère des Affaires culturelles, *Les comportements des Québécois en matière d'activités culturelles de loisir*, compilations spéciales, calculs de l'auteur.

dépens des non-lecteurs. Les 15-17 ans sont les plus férus de périodiques, mais la proportion de grands lecteurs y a glissé de 59,5% en 1983 à 54,5% en 1989. Ces jeunes lisent probablement surtout des magazines destinés à leur âge. Il y aurait eu une sorte de déplacement des périodiques vers les quotidiens et la télévision. Si cette dernière peut offrir des produits conçus pour les adolescents, c'est moins le cas des quotidiens; les 15-17 ans anglophones auraient donc substitué à une partie de leur lecture de périodiques la fréquentation d'autres médias et la lecture de contenus différents.

TABLEAU 2

Pourcentage des lecteurs anglophones selon le nombre de livres, le sexe et l'âge  
(1983, 1989)

Année	Ensemble	Hommes	Femmes	15-17	18-34	35-54	55 +
<b>A – Moins de 5</b>							
1983 . . . . .	3,7	1,4	4,9	4,9	1,2	–	10,3
1989 . . . . .	14,7	10,0	20,3	33,3	19,1	15,0	–
<b>B – 5 à 9</b>							
1983 . . . . .	25,9	20,0	29,8	60,4	21,5	26,9	–
1989 . . . . .	15,6	20,0	10,8	–	13,2	20,0	18,5
<b>C – 10 à 29</b>							
1983 . . . . .	39,5	61,4	26,2	29,8	40,0	38,5	51,3
1989 . . . . .	35,4	47,1	23,0	55,6	36,8	32,5	25,9
<b>D – 30 à 49</b>							
1983 . . . . .	9,7	10,0	9,3	–	12,3	13,5	10,3
1989 . . . . .	6,2	1,4	10,8	–	5,9	7,5	11,1
<b>E – 50 et plus</b>							
1983 . . . . .	21,2	7,2	29,8	4,9	25,0	21,1	28,1
1989 . . . . .	28,1	21,5	35,1	11,1	25,0	25,0	44,5

SOURCE : Ministère des Affaires culturelles, *Les comportements des Québécois en matière d'activités culturelles de loisir*, compilations spéciales, calculs de l'auteur.

Chez les autres anglophones, seuls les 18-34 ans ont élargi leur contingent de grands lecteurs de périodiques. On peut voir là un autre indice de repli sur l'espace domestique. Chez les personnes les plus âgées, il y a eu diminution des lecteurs assidus, ce qui serait peut-être le signe d'un désintérêt relatif pour la lecture d'articles contenant analyses et grands reportages, possiblement compensée par des contenus analogues à la télévision.

### c. Les livres

Les anglophones du Québec sont reconnus comme de grands lecteurs de livres. Cela n'est pas sans rapport avec leur haut niveau de scolarité. On a pu remarquer chez eux, entre 1979 et 1989, un double mouvement d'accroissement des grands lecteurs et des non-lecteurs. Cela s'observe en particulier chez les 18-34 ans et chez les 55 ans ou plus. Dans les deux cas (tableau 2), les très gros lecteurs et les très faibles lecteurs ont gagné en importance, alors que les lecteurs moyens ont perdu du terrain, comme

TABLEAU 3

*Pourcentage des anglophones du Québec qui écoutent de la musique, selon la source, le sexe et l'âge (1979, 1983, 1989)*

Année	Ensemble	Hommes	Femmes	15-17	18-34	35-54	55 +
<b>A – Toutes sources</b>							
1979 .....	89,2	85,4	91,9	–	93,1	92,4	81,2
1983 .....	89,6	87,7	92,2	100,0	95,5	87,3	78,2
1989 .....	93,4	93,1	94,3	90,9	99,0	90,8	86,5
<b>B – Radio AM</b>							
1979 .....	20,0	12,4	26,4	–	16,5	21,2	24,4
1983 .....	11,0	11,7	10,2	–	11,9	14,5	11,9
<b>C – Radio FM</b>							
1979 .....	53,1	54,3	52,2	–	49,6	56,5	54,9
1983 .....	67,4	60,2	74,8	88,1	60,7	60,9	69,5
<b>D – Phonogrammes</b>							
1979 .....	21,5	27,9	16,4	–	27,3	22,3	13,4
1983 .....	11,3	15,6	7,1	2,4	17,9	13,0	6,8
<b>E – Leurs propres enregistrements</b>							
1979 .....	5,4	5,4	5,0	–	6,6	–	7,3
1983 .....	10,3	12,5	7,9	9,5	9,5	11,6	11,8

SOURCE : Ministère des Affaires culturelles, *Les comportements des Québécois en matière d'activités culturelles de loisir*, compilations spéciales, calculs de l'auteur.

s'il y avait eu de plus en plus de livres lus par moins de personnes. Ce phénomène est assez généralisé au sein des sociétés occidentales (KUHLMANN, 1991).

#### d. *L'écoute de la musique*

Comme leurs concitoyens francophones, les Anglo-Québécois écoutent beaucoup de musique (PRONOVOST, 1988). Cette pratique est si répandue qu'on peut parler de marginaux pour caractériser ceux qui ont déclaré n'en écouter que rarement ou jamais. Ils sont une espèce en voie de disparition : environ 11 % des anglophones en 1979 et à peine plus de 6,5 % en 1989.

Parmi les sources les plus utilisées, la radio AM, déjà peu populaire, a perdu beaucoup de terrain entre 1979 et 1983, en faveur de la radio FM, celle-ci étant devenue la source privilégiée (tableau 3). Le phonogramme a diminué en importance, mais l'enregistrement personnel a gagné beaucoup en popularité.

Les plus âgés diversifient relativement leurs sources d'écoute. Pour près de 90 % des adolescents, c'est d'abord du son FM. La radio AM n'existe pas pour eux. Tout cela laisse supposer que les répertoires et les façons d'écouter la musique varient beaucoup selon l'âge. Les personnes d'âge moyen préfèrent le phonogramme, ce qui signifie un choix d'œuvres que l'on veut entendre plutôt que de s'en remettre à un fond sonore AM ou FM, à un « isolat harmonique » (LAVOIE, 1986). Si la lecture est devenue plus liée aux événements quotidiens, la musique n'est souvent qu'un fond sonore, sauf pour les tranches d'âge les plus âgées. Tout cela est assez conforme à ce qu'on a pu observer ailleurs.

Il en va un peu différemment de la lecture. Pour cette pratique, une sorte de polarité s'est installée, une partie des anglophones s'étant tournée davantage vers l'actualité, les événements courants, une autre, beaucoup moins importante, vers la « grande lecture ». Cette dernière se compose le plus souvent d'œuvres romanesques. On peut établir ici un parallèle avec l'usage de la télévision. Les dramatiques et la « grande lecture » ont gagné en popularité. L'actualité véhiculée par l'écrit a pris de l'importance, mais son explication écrite, dans le périodique, a vu son intérêt régresser. Ce genre de contenu aurait été remplacé en partie par plus d'écoute d'émissions d'information à la télévision.

Globalement, on semble se trouver devant trois mouvements distincts selon l'âge. Le premier met l'accent sur les quotidiens et la télévision. C'est le cas des adolescents et des 35-54 ans. Comme si les événements courants prenaient le dessus sur d'autres intérêts. Le second allie une écoute stable de la télévision à une fréquentation accrue de tous les genres d'écrits. C'est le cas des 18-34 ans ; même s'il y a repli sur l'espace domestique, les intérêts restent diversifiés. Enfin, chez les plus âgés on observe la fréquentation stable de la télévision et des quotidiens, un certain désintérêt pour le périodique et la lecture accrue de livres, comme s'ils ne se contentaient que de suivre l'actualité sans trop se l'expliquer, tout en se plongeant dans l'imaginaire et les grandes considérations par le livre.

#### *e. Les pratiques culturelles hors domicile*

Pour les pratiques culturelles hors domicile, nous nous en tiendrons à la liste des pratiques mentionnées dans les questionnaires du ministère des Affaires culturelles (tableau 4).

Deux activités ont fait sortir de leur domicile plus de la moitié des anglophones du Québec, le cinéma, suivi de près par le match sportif. La visite d'un musée, d'un site historique, le spectacle de musique populaire et le théâtre ont attiré entre 30 % et 40 % d'entre eux. La grande musique et la danse ont intéressé environ une personne sur cinq.

Le sport et le cinéma ont perdu des adeptes. Il en est allé de même pour la musique populaire et la visite d'un site historique. Le musée a maintenu sa popularité

TABLEAU 4

*Pourcentage des anglophones du Québec selon certaines activités de loisir hors domicile,  
le sexe et l'âge  
(1979, 1983, 1989)*

Année	Ensemble	Hommes	Femmes	15-17	18-34	35-54	55 +
<b>A – Visite à un monument historique</b>							
1979 .....	40,9	45,1	37,1	–	56,7	35,1	26,5
1983 .....	34,2	41,2	26,9	38,1	28,4	44,7	28,0
1989 .....	30,3	36,8	24,2	49,3	30,3	36,6	17,1
<b>B – Visite à un musée</b>							
1979 .....	44,8	41,9	47,4	–	47,3	46,9	39,8
1983 .....	38,6	34,4	42,9	29,7	49,0	40,2	29,9
1989 .....	43,2	56,0	31,3	80,7	49,2	36,9	33,1
<b>C – Assistance à du théâtre</b>							
1979 .....	38,9	40,5	37,5	–	36,2	46,7	35,1
1983 .....	26,0	24,0	28,0	9,1	33,0	43,2	9,8
1989 .....	41,0	31,6	49,7	59,9	41,8	47,3	26,0
<b>D – Assistance à du théâtre d'été</b>							
1979 .....	10,3	9,5	11,0	–	8,9	11,8	10,9
1983 .....	8,1	9,4	6,9	7,1	9,0	11,0	4,8
1989 .....	14,0	5,6	21,9	15,7	17,9	11,6	9,6
<b>E – Assistance à un concert de grande musique, opéra</b>							
1979 .....	20,2	15,6	24,2	–	10,7	23,2	29,7
1983 .....	16,1	14,4	18,0	4,9	15,1	25,1	14,4
1989 .....	19,0	22,2	16,0	20,8	15,3	27,6	13,2
<b>F – Assistance à un spectacle de musique populaire</b>							
1979 .....	41,9	48,2	36,4	–	63,5	36,3	19,2
1983 .....	31,2	40,7	21,6	47,1	42,0	27,3	14,6
<b>G – Assistance à un spectacle de danse</b>							
1979 .....	18,2	14,5	21,4	–	12,8	16,6	26,5
1983 .....	11,0	6,1	16,0	7,1	15,4	13,4	5,7
1989 .....	27,7	26,4	28,9	52,2	28,1	32,9	14,1
<b>H – Assistance à un spectacle de cinéma</b>							
1983 .....	63,4	65,3	61,3	100,0	81,3	61,4	25,3
1989 .....	59,0	63,5	54,6	100,0	85,0	53,9	7,1
<b>I – Assistance à un spectacle sportif</b>							
1979 .....	54,7	68,9	42,2	–	79,7	43,8	32,2
1983 .....	43,6	65,4	21,4	35,3	63,7	47,3	22,2
1989 .....	44,6	50,3	39,3	80,4	51,1	38,2	33,9

SOURCE : Ministère des Affaires culturelles, *Les comportements des Québécois en matière d'activités culturelles de loisir*, compilations spéciales.

relative, ainsi que la grande musique. Le théâtre et la danse ont fait quelques progrès. Se sont développés des petits publics de grande musique et de danse. Les hommes seraient moins sortis en 1989 qu'en 1979 et ils auraient fait une certaine substitution : plus de sorties à horaire fixe comme les spectacles, moins à horaire souple comme les visites de musées. Les femmes ont aussi diminué leurs sorties culturelles, pas nécessairement les mêmes que celles des hommes. Les pratiques culturelles des adultes de cette communauté seraient devenues un peu moins affaire de couple et un peu plus souvent un choix individuel.

Parmi les dépenses courantes des particuliers, celles affectées aux sorties culturelles ont un caractère hautement élastique. Dans la gamme des sorties culturelles, certaines sont privilégiées en fonction de goûts personnels ou de traits culturels. En mettant en rapport les données de 1983 et celles de 1979, nous pouvons voir où les anglophones ont le moins fait de sacrifices dans leurs sorties, le revenu personnel disponible de 1983 ayant été rogné par la récession de cette période. Toutes les pratiques culturelles hors domicile ont subi une diminution entre ces deux années. Celles les moins touchées ont été le spectacle sportif et la grande musique. On peut lier le premier à l'engouement des Anglo-Saxons pour le sport, avec ce que cela suppose de rapports au corps, de sens de la compétition et d'appartenance ou d'identification à une équipe (GUAY et BOILEAU, 1986). Quant à la grande musique, elle est en rapport étroit avec les traditions des Anglo-Montréalais qui ont été à l'origine d'activités et d'événements artistiques parmi les plus prestigieux de la métropole, du côté de la grande musique et de la danse notamment. Ils y ont été très actifs jusqu'à tout récemment (DUVAL, 1988; TEMBECK, 1991).

Parmi les pratiques qui ont le plus souffert de la récession, on trouve les spectacles de musique populaire, la danse et le théâtre. Les premiers sont le fait de jeunes auditoires. Ceux-ci ont davantage été victimes de la conjoncture économique que tout autre groupe. Même si la danse a des racines importantes dans cette communauté (TEMBECK, 1991), elle y a un public fait davantage d'occasionnels que de réguliers, à la différence de la grande musique. Ce type de public décroche plus facilement devant des contraintes. Le théâtre a perdu un tiers de ses adeptes entre 1979 et 1983. Ce genre de spectacle semble moins bien enraciné dans cette communauté que la grande musique ou la danse.

\*

\* \* \*

Les anglophones du Québec ont une panoplie de pratiques culturelles qui leur est propre ; celle-ci renvoie à un univers culturel très différent de celui de la majorité des Québécois. Il en va de même pour certaines évolutions récentes de ces pratiques, en partie liées aux changements démographiques importants que cette communauté a subis.

Si, comme partout, la télévision tient de loin la première place, cette prépondérance s'est atténuée ailleurs alors qu'elle s'est légèrement amplifiée chez les Anglo-Québécois. Cette accentuation va de pair avec l'importance accrue d'autres pratiques culturelles à domicile, notamment la lecture. En même temps, bien que les sorties culturelles des anglophones restent plus fréquentes et plus répandues que chez les francophones, on s'y adonne moins qu'en 1979, contrairement à l'ensemble des Québécois (GARON, 1992). Ailleurs aussi en Occident les sorties culturelles, dont les spectacles sur scène, ont maintenu, voire accentué leur popularité au cours des années 1980 (COSTE-CERDAN, 1991).

L'ensemble de ces changements indique que cette communauté s'est passablement repliée sur l'espace domestique pour ses pratiques culturelles, principalement dans ses groupes habituellement les plus actifs socialement. Ce qui vient renforcer l'hypothèse que les anglophones du Québec auraient subi une sorte d'implosion sociale, probablement en rapport avec l'émigration qu'ils ont connue et avec le vieillissement démographique qui s'en est suivi.

D'une façon générale, les spectacles à caractère populaire ou familial ont perdu des adeptes, alors que ceux des publics cultivés, plus petits publics, ont soit maintenu leurs taux de participation, soit accru le nombre de leurs amateurs. Mais ces derniers ne semblent pas se renouveler par des jeunes, d'où un âge moyen plus élevé.

Le spectacle sportif et la « grande sortie » ont un rapport assez évident avec le patrimoine culturel anglo-saxon en général et avec celui des Anglo-Montréalais en particulier. Le très haut niveau de scolarité met ces derniers facilement en rapport avec tous les types de lecture. Leur façon d'utiliser la télévision les met en contacts assidus et massifs avec le produit américain. On peut soupçonner que, dans leurs lectures, le succès de librairie américain et le périodique d'outre-frontière ont une place de choix. Pour la sortie au cinéma, les Anglo-Québécois ne fréquentent dans leur langue pratiquement que des produits américains. À travers toutes leurs pratiques, sauf pour la presse quotidienne, émergent ici et là des produits d'autres provenances, mais ceux-ci sont presque toujours de type « cultivé », de petits publics.

Les produits américains sont donc prédominants; ils ont le quasi-monopole des pratiques culturelles les plus populaires, au point que les modèles qu'ils proposent deviennent pratiquement les seules références. Cela n'est pas sans laisser croire à quelques ambiguïtés dans la perception qu'ont les Anglo-Québécois de leur identité. Celles-ci doivent sûrement rendre encore plus complexe le problème de leur difficile coexistence avec leurs concitoyens francophones.

Les anglophones du Québec bénéficient toujours d'une masse critique suffisante pour soutenir la consolidation, sinon le développement de leurs institutions et de leurs moyens d'expression de type culturel. En prenant appui sur leurs propres racines, cela pourrait avoir, entre autres conséquences, l'effet de situer plus clairement le débat quant à leurs rapports avec la majorité francophone du Québec. De tels rapports ne s'établissent pas seulement à coup de dénonciations et de revendications; ils se

bâtissent aussi à partir d'une perception plus claire de son identité propre. Les activités culturelles sont un des lieux privilégiés d'une telle expression.

La communauté anglophone du Québec compte encore environ 700 000 personnes; les adultes y sont généralement plus instruits que leurs concitoyens francophones. Cette communauté a été à l'origine de maintes institutions culturelles de prestige dans la région montréalaise, comme l'Orchestre symphonique de Montréal, le Musée des beaux-arts et le Musée McCord. La vie théâtrale professionnelle, tout en étant discrète, y semble en assez bonne santé. Du côté des modes d'expression plus populaires, par contre, cette communauté ne contrôle pas beaucoup des institutions qui la desservent. Il en irait particulièrement ainsi pour la télévision, où elle a peu à dire en matière de programmation, sauf pour des émissions régionales. Face à son engouement pour les produits télévisuels américains de fiction, on peut se demander quel sort elle ferait à des téléromans ou à des mini-séries écrits par ses propres scénaristes, s'inspirant de la vie des Anglo-Québécois. Auraient-ils le même succès et le même effet structurant sur leur identité que ce qu'on a pu observer chez les francophones?

Est-ce qu'une consolidation de leurs institutions de culture savante et une certaine appropriation d'activités culturelles plus populaires pourraient stopper, sinon ralentir leur inertie à l'endroit des produits américains et ainsi atténuer l'écart croissant entre les «deux solitudes»? Les effets de l'érosion démographique, que des mesures «plus généreuses» ne pourraient que contrebalancer très artificiellement, ont-ils atteint une sorte de point de non-retour, au point où SCOWEN (1991) caractérise la culture de sa communauté comme étant une des cultures régionales anglo-saxonnes de l'Amérique du Nord? Le poids de l'inertie et de l'érosion l'emportera-t-il sur celui de l'histoire et des possibilités encore vivaces de ce groupe bien particulier?

Jean-Paul BAILLARGEON

*INRS-IQRC.*

#### BIBLIOGRAPHIE

- BAILLARGEON, Jean-Paul (dir.), *Les menus télévisuels des Québécois. Une étude de la période 1985-1989*, Québec, INRS-IQRC (À paraître).
- Bureau de la statistique du Québec (BSQ), *Indicateurs d'activités culturelles au Québec*, Québec, Bureau de la statistique du Québec / Les Publications du Québec.
- CALDWELL, Gary, «Le Québec anglais: prélude à la disparition ou au renouveau», dans: Gérard DAIGLE 1992 (dir.), *Le Québec en jeu. Comprendre les grands défis*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 483-509.
- CALDWELL, Gary et Eric WADDEL (dirs), *Les anglophones du Québec, de majoritaires à minoritaires*, 1982 Québec, IQRC.

- COSTE-CERDAN, Nathalie, «Télévision et société. Un rôle controversé», dans: Jean-Marie CHARON 1991 (dir.), *L'état des médias*, Montréal / Paris, Boréal / La Découverte / Médiaspouvoirs / CFPJ, 247-251.
- DE LA GARDE, Roger et Denise PARÉ, «L'analyse de la programmation télévisuelle: tout un 1991 programme!», *L'Action nationale*, LXXXI, 9, novembre: 1 251-1 303.
- DIONNE, Louis, *La scolarisation de la population québécoise d'après le recensement de 1986*, Québec, 1990 ministère de l'Éducation.
- DUVAL, Laurent, *L'étonnant dossier de la Place des Arts*, Montréal, Les Éditions Louise Courteau. 1988
- GARON, Rosaire, «Le progrès d'une décennie en matière de participation culturelle, 1979-1989», 1992 *Chiffres à l'appui*, VII, 2.
- GAUTHIER, Hervé, *Les migrations au Québec: aspects régionaux*, Québec, Bureau de la statistique du 1988 Québec / Les Publications du Québec.
- GUAY, Donald et Roger BOILEAU, «Sport et plein air: témoins d'une culture corporelle en mutation», 1986 dans: Jean-Paul BAILLARGEON (dir.), *Les pratiques culturelles des Québécois, une autre image de nous-mêmes*, Québec, IQRC, 319-342.
- KUHLMANN, Marie, «Lecture de livres. Tendances à la baisse dans le monde occidental», dans: Jean- 1991 Marie CHARON (dir.), *L'état des médias*, Montréal / Paris, Boréal / La Découverte / Médiaspouvoirs / CFPJ, 230-232.
- LAVOIE, Elzéar, «La radio: loisir, méconnu», dans: Jean-Paul BAILLARGEON (dir.), *Les pratiques 1986 culturelles des Québécois, une autre image de nous-mêmes*, Québec, IQRC, 233-273.
- LEGAULT, Josée, *L'invention d'une minorité: les Anglo-Québécois*, Montréal, Boréal. 1992
- MAISONNEUVE, Daniel, *L'état de la scolarisation de la population québécoise. Une analyse des données 1984 du recensement de 1981*, Québec, ministère de l'Éducation.
- PRONOVOST, Gilles, «Significations et transformation des activités de loisir», dans: Jean-Paul 1986 BAILLARGEON (dir.), *Les pratiques culturelles des Québécois, une autre image de nous-mêmes*, Québec, IQRC, 343-376.
- PRONOVOST, Gilles, «Musique et culture au Québec», *Chiffres à l'appui*, V, 2. 1988
- Pronovost, Gilles, *Les comportements des Québécois en matière d'activités culturelles de loisir*, Québec, 1990 ministère des Affaires culturelles / Les Publications du Québec.
- RUDIN, Ronald, *The Forgotten Quebecers. A History of English-Speaking Quebecers, 1759-1980*, 1985 Québec, IQRC.
- SAMSON, Marcel, *Vacances et tourisme*, Montréal, INRS-Urbanisation. 1982
- SCOWEN, Reed, *A Different Vision. The English in Québec in the 1990's*, Don Mills, Maxwell 1991 Macmillan Canada.
- Statistique Canada, *L'écoute de la télévision au Canada*, catalogue 87-208.
- TEMBECK, Iro, *Danser à Montréal. Germination d'une histoire chorégraphique*, Sillery, Presses de l'Université du Québec.
- WESTLEY, M., *Remembrance of Grandeur*, Montréal, Libre Expression. 1990